

hoped would also be brought under the notice of the Committee and carefully considered by them; and the result, he trusted, would be that they would report a measure of a better character than that now before the House.

Hon. Mr. Dorion said that in Montreal the majority of the commercial men, bankrupts and all, were opposed to any bankruptcy law at all, believing that under it the estates were frittered away, and costs increased. He complained that, under the present system, the mortgage creditor was placed at a disadvantage in Ontario; whereas, in Quebec, four months notice of the sale of the property for debt had to be given. This Bill would reduce the time of notice to one month. Again, as mentioned by the member for Peel, frequently the debtor's property was taken out the hands of the Sheriff by the Assignee, when about to be sold—and then all the expenses of advertising, etc., were lost. In this country, it seemed to him that the interests of the debtors, and not of the creditors, was looked to. Undoubtedly, the tendency of the Bill was to promote a loose and irregular way of doing business, and lessen the security which the creditors had.

Mr. Harrison was not satisfied because the law had been abused, that therefore there should be none at all. In old Roman days, the creditors had the right of having the debtor's body cut and distributed between them equally. There and then they had a very high idea of the creditors' rights. In England, from the time of Henry the Eighth down, there had been attempts, but unsuccessful ones, at a really good and acceptable bankrupt law. The difficulty was to get a really efficient, and yet a cheap system; but in England that had not been obtained. There were too many judges and too many lawyers concerned in winding up estates, to allow of them being wound up economically. (Laughter.) Hence the expenses there reached 15 per cent of the entire assets of the estate. In Scotland, where a better system prevailed, the expenses only reached some 12 per cent, and on that system the Canadian law had been based. Having alluded to the fact that in the States, from 1803 to 1840, there had been no general bankruptcy law, and to the various attempts at such a law, the hon. gentleman went on to allude to the working of the Canadian law, showing that it was a system of reckless credits and large overtrading, which led to the making of so many bankrupts. Many of these men ought never to have been in business at all, and nothing

[Hon. Mr. Cameron—L'hon. M. Cameron.]

L'hon. M. Dorion dit qu'à Montréal la majorité des hommes d'affaires en faillite ou non sont opposés à toute loi sur la faillite, qui émietterait les biens et augmenterait les dépenses. Il se plaint du régime actuel qui place le créancier hypothécaire dans une position désavantageuse en Ontario, alors qu'au Québec, il faut donner un préavis de quatre mois avant de pouvoir mettre en vente les propriétés. Ce projet de loi réduirait le préavis à un mois. Encore une fois, comme l'a fait remarquer le député de Peel, très souvent les biens du débiteur passent des mains du shérif à celles du cessionnaire, au moment de la vente, et conséquemment, tous les frais d'annonce, d'affichage, etc., etc., sont perdus. On tient à son avis beaucoup plus compte de l'intérêt des débiteurs que de celui des créanciers. Il ne fait aucun doute que si le projet de loi est adopté, les transactions commerciales seront moins sérieuses et plus irrégulières et les garanties des créanciers moins assurées.

M. Harrison manifeste son mécontentement de voir la loi bafouée; à son avis, il vaudrait mieux qu'il n'y en ait pas du tout. Au temps des Romains, les créanciers avaient le droit de découper le corps du débiteur et de se répartir également les morceaux. A cette époque, on avait une très haute opinion des droits des créanciers. En Angleterre, depuis l'époque de Henri VIII, des tentatives qui ont toutes échoué ont été faites pour adopter une loi sur les faillites vraiment applicable et acceptable. Il fallait à la fois un système vraiment efficace et peu onéreux, système qu'on n'avait pas réussi à établir. Trop de juges et d'avoués s'occupaient de liquider les biens pour que cela puisse se faire d'une manière économique. (Rires.) En conséquence, les dépenses s'élevaient à 15 p. 100 de l'avoir total des biens. En Écosse, où un meilleur système prévalait, les dépenses ne représentaient que quelque 12 p. 100 et c'est sur ce système que la loi canadienne se fonde. Faisant allusion au fait qu'aux États-Unis, de 1803 à 1840, il n'y a pas eu de loi générale sur la faillite, et aux différentes tentatives dans ce domaine, l'honorable député poursuit et s'attaque à la loi canadienne en démontrant que notre système de crédit aventureux et de commercialisation largement excédentaire est à l'origine de beaucoup de faillites. Nombre de faillits n'auraient jamais dû se mettre en affaires,